

Obscénités II En écoutant les photos de Nan Goldin et de Diane Arbus

Annie Gaudreau

Volume 42, Number 3 (249), September 2000

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/32680ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (print)

1923-0915 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Gaudreau, A. (2000). Obscénités II : en écoutant les photos de Nan Goldin et de Diane Arbus. *Liberté*, 42(3), 79–81.

Obscénités II

En écoutant les photos de Nan Goldin et de Diane Arbus

Annie Gaudreau

En safari, on traque le lion, le guépard. Des rampants et des animaux à plumes. On le fait avec les bêtes parce qu'elles ne diront rien pour se défendre. Le lion se détournera en baillant, prendra peut-être la peine de rugir pour indiquer son mécontentement. Il aimerait qu'on lui fiche la paix, le lion.

Prendre une photo. Te prendre en photo. La violence du verbe. Te prendre de force ou t'arracher un consentement. Te prendre dans un moment de distraction.

Pris au piège à moins de tout démolir, de tout casser, les outils, les petites capsules, ouvrir la porte de la chambre noire. Pour se libérer de l'image. En sortir au plus vite. Parce qu'on suffoque à l'intérieur. À moins de tout casser. La froideur des objectifs à longue focale et les jeeeps de touristes.

"There is a popular notion that the photographer is by nature a voyeur, the last one invited to the party. But I'm not crashing; this is my party. This is my family, my history¹." Le photographe est rarement le bienvenu, où qu'il aille. Peut-être à l'exception des mariages où on le paie pour être là. Pour immortaliser quelque chose, comme des gens qui jouent le bonheur, convaincus d'être heureux. Rarement le bienvenu parce que toujours intrus ; voleur d'un instant dont on profiterait mieux en son absence. Sans son regard matraqueur.

¹ Nan Goldin, *The Ballad of sexual dependency*, Aperture Book, 1986, p. 6.

Parfois les gens ne réalisent pas à quel point je me donne dans mon travail. Même après tout ce temps, certains persistent à le qualifier de simple exploitation. Mais le but est de rendre quelque chose à mes sujets qui, eux, se donnent si généreusement. Les membres des tribus africaines avaient peur que la photographie ne leur vole leur âme ; à mon avis, les appareils étaient entre de mauvaises mains, et je persiste à dire que, si on photographie sa propre tribu, ce danger pour l'âme n'existe pas. C'est tout le contraire, on peut ainsi offrir aux gens l'accès à leur propre âme².

Impératifs

Le photographe n'a pas droit au camouflage. Pour préserver sa sincérité, il doit accepter lui aussi de se laisser regarder. Puisqu'il s'empare de l'image des autres, la sienne devra être offerte, bien visible, au su de tous.

L'acte photographique devrait être un acte d'amour. C'est ce qui peut arriver de mieux. « Pour moi, prendre une photo ne relève pas du détachement, c'est une façon de toucher quelqu'un, c'est une caresse. Mon regard n'est pas froid, il est chaleureux. »

Le bon photographe est discret, presque sournois, mais jamais méchant. Il est du côté de l'amour, absolument.

ooo

Essaie de te faire invisible. Trouve une petite entourloupe qui servira ta discrétion. Tiens-t'en à des photos décentes. Opte pour le bougé. Évite les traits nets, puisque tu ne connais pas réellement ce visage. Ne t'approches pas trop. Tu n'as pas le droit de regarder de trop près. Montre vraiment, avec précision, qui tu aimes, qui dit oui-je-le-veux. Celui-là ne se sent pas attaqué par l'objectif, le flash à séduction. Pas le droit de montrer la beauté ni la laideur de l'étranger, même s'il y consent. Quelque chose en moi dit que c'est une infraction. Mise pour le flou, cette fois-ci, tandis que nous penserons à un autre procédé pour plus de pudeur.

ooo

Tu es de trop.
Essaie de t'en souvenir.

² Nan Goldin, « De l'acceptation », *Éthique, esthétique, politique – Les Rencontres internationales de la photo de Arles*, en coédition avec Acte Sud, 1997, p. 194.

La photographe et l'horreur du monde

Diane Arbus prend la photo de gens détruits et difformes. Monstrueux, dysfonctionnels, rejetés. D'un autre monde. Des êtres qui ne sont nulle part à leur place. Ils font une énorme saloperie dans la droiture et le conformisme américain. Elle guette les traces de vie dans les fonds de cour, les appartements malfamés, dans des quartiers que ni vous ni moi ne voudrions habiter.

Diane voit plus loin que la chair du monstre, voit sous la peau du monstre, sous son immuable masque de chair.

Je n'ai aucune garantie de cela, je fabrique avec ce que j'ai vu d'elle et le son de sa voix. Je lui prête les meilleures intentions. Je l'imagine dans les rues sales de New York en train de mâcher un sandwich avec les putes. Faire la sieste avec le punk qui n'a pas dormi depuis des jours. Le prendre tout contre elle.